

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE VI.

Oncle et neveu.

(Suite.)

« Le casque était sur la table du conseil. Les prêtres le regardèrent avec effroi. Par sa forme, il ressemblait à celui de Quetzalcoalt.

« Eh bien ! à un dieu, opposons un dieu s'écria l'ardent Guatimozin ; si Quetzalcoalt se déclare contre nous, il nous reste Huitzilopochtli, dont notre auguste et invincible souverain est le grand-prêtre et dont il porte entre ses mains puissantes l'image vénérée. Que le sang coule à flots sur la pierre un sacrifice qu'arrosera à son tour celui des téméraires qui ont osé porter leur pied sacrilège dans les États de Montézuma.

« Le conseil dura jusqu'au jour. Les avis étaient partagés. Qu'étaient ces étrangers ? quel accueil fallait-il faire ? est-ce ou non la descendance du dieu exilé ? était-ce des hommes ou des êtres surnaturels ? Ils venaient de l'Orient, ils étaient barbus et blancs, courageux, et invincibles, tout donnait lieu de croire qu'ils étaient envoyés de Quetzalcoalt. Dans ce cas les repousser était commettre un sacrilège. Cacamatzin et les prêtres inclinaient à leur faire bon accueil, Guatimozin et Xénocuatul voulaient, au contraire, les repousser par la force ; Montézuma patagé entre la crainte de perdre sa couronne et celle d'attirer sur lui la colère des dieux, hésitait et finit par prendre une décision qui mécontenta également les deux partis, celle d'envoyer aux Espagnols une ambassade chargée de leur offrir de splendides cadeaux et de les prier de se retirer.

« Les conseillers se séparèrent en murmurant. Guatimozin, furieux de la pusillanimité de son oncle, s'éloigna de la cour, suivi de Xénocuatul. Plusieurs jours s'écoulèrent en pourpals : de nombreuses victimes furent égorgées sur l'autel du féroce Huitzilopochtli, sous la main du doux Montézuma. Mais ce fut en vain, l'heure marquée par la Providence, pour la chute de l'empire Aztèque, était arrivé. Le sang de trois cents soixante milles prisonniers, égorgés en vingt années, par un seul empereur, en l'honneur des faux dieux, criait vengeance et la coupe des crimes était remplie.

CHAPITRE VII.

Dans lequel le narrateur qui veut raconter la fin d'un grand peuple est souvent interrompu.

« Je n'ai pas l'intention, mes amis, dit mon père, au commencement de sa seconde conférence, de vous raconter en détails l'histoire, de la conquête du Mexique par Fernand Cortez et ses compagnons ; elle est merveilleuse, et je vous engage à la lire : vous y verrez par quelles vicissitudes étonnantes eut à passer cette poignée d'hommes conduits par la Providence sur les rivages du golfe du Mexique, où ils fondèrent en arrivant cette ville de Vera-Cruz, sur laquelle flotta la première le drapeau français lors de la dernière expédition. Je passerai donc sous silence les négociations de Montézuma les guerres que Cortez eut à soutenir contre les peuples voisins, les alliances qu'il fit avec plusieurs d'entre eux, les ambassades chargées de riches présents que lui envoya l'empereur, sa marche jusqu'à Cholula, où la trahison attendait la petite armée conquérante pour la faire périr et l'épouvantable vengeance qu'en tirèrent les Espagnols. »

— Permettez, interrompit M. Sorbier, je crois que, pour délier votre auditoire, il serait bon de lui dire que le fantôme des Espagnols, excité par les prêtres, ne fut pas moindre que celui des Aztèques, et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que ces braves Indiens cherchassent même par la trahison, à venger leurs idoles renversées, leurs temples détruits, leurs prêtres massacrés au nom de la tolérance catholique... Toute une population égorgée vaut bien au moins un petit souvenir.

— Voilà bien des accusations, et, si elles sont vraies, vous avez raison de réclamer ; mais elles sentent leur Marmontel d'une lieue ; enfin, telles quelles, je vais y répondre en quelques mots. Vous ne faites pas un réquisitoire, monsieur Sorbier, vous répétez une petite, pour ne pas dire, une grosse calomnie mise en avant par une école dont la devise était : Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. La conquête du Mexique se faisait, dites-vous, au nom du catholicisme, singuliers missionnaires que le Pape eût choisis dans Cortez et ses aventuriers armés, révoltés contre le gouverneur de Cuba, et qui ne dut qu'au hasard d'échapper à une flotte envoyée contre elle. Cette mission est simplement impossible. Supposons en second lieu que ces chercheurs d'or fussent des fanatiques, quels sont les prêtres qui les auraient excités ? Dans l'armée il n'y en a qu'un dont l'histoire fasse mention ; ce prêtre se nommait le Père Olmédó. Or, voici ce que je lis dans une histoire de la conquête écrite par un homme qui ne demande pas mieux que de crier à l'intolérance du catholicisme. Cortez, indigné de voir les Indiens égorgés des victimes humaines et faire de grands festins où ils s'en repaissaient, — vous en eussiez fait autant, vous, qui n'êtes pas fanatique, — voulut purifier Tlascalala de cette souillure (heureusement le Père Olmédó modère le héros : « il faut faire chaque chose en son temps, lui dit-il, attendons l'occasion. » Et en effet l'occasion se présenta bientôt. Voici que les chefs tlascalaltiques proposent à Cortez et à ses officiers leurs filles pour épouses. Cortez leur répond que c'est impraticable, à moins que Tlascalala ne se convertisse.) Une controverse s'engage, les Indiens veulent garder leurs dieux. (Après la conférence. Cortez voudrait éclater. Le Père Olmédó lui renouvelle ses recommandations pour qu'il tempore : « Patience ; à quoi bon violenter la conscience de ces peuples ? les conversions forcées ne valent rien. Quand vous aurez renversé les autels, en supposant que vous le puissiez, les idoles resteront dans les cœurs. Agissons par la persuasion ; l'œuvre, si elle est plus lente, sera plus sûre. » Cortez descend à la tolérance du moine charitable. Il est convenu que les Espagnols pratiqueront leur religion publiquement, mais aucune contrainte ne sera exercée sur les habitants pour les y convertir.) Quel fanatisme, grand Dieu ! et dire que le Père Olmédó était un moine espagnol du temps de l'inquisition ! Que nous sommes loin de ces temps heureux de la tolérance philosophique dont un des apôtres, le bon Jean-Jacques Rousseau écrivait : « Sans pouvoir obliger personne à croire les articles de foi de la religion du pays, le souverain peut bannir de l'État quiconque ne les croit pas. Que si quelqu'un après avoir reconnu ces mêmes dogmes, se conduit comme ne le croyant pas, qu'il soit puni de mort. »

— Ces lignes ne peuvent pas se trouver dans Rousseau.

— Prenez cela et lisez si vous ne me croyez pas ; voici le volume. Rousseau, *Contrat social*, l. IV, ch. VIII.

— Cela m'étonne. C'est l'apologie de l'inquisition.

— Oh ! non. L'inquisition, la catholique du moins, n'a jamais eu pareille doctrine, puisque jamais elle n'a condamné à mort ; notez bien que je ne parle pas de l'inquisition politique qui est tout autre chose, et que l'on s'obstine à confondre avec la précédente, toujours en vertu du principe : Mentez, mentez, mes amis.

— Politique ou catholique, suivant moi, c'est la même chose.

— Alors vous croyez que c'est par catholicisme que l'empereur de Russie envoie en Sibirie les catholiques polonais, qu'Henri VIII et Elizabeth d'Angleterre persécutèrent les catholiques anglais et irlandais, que le réformateur Calvin brûla Servet à Genève, que Bucer le protestant écrivait : l'autorité civile veut se servir de l'épée et du feu contre tous ceux qui ont embrassé l'erreur ; qu'un autre protestant Bullinger ajoutait ; contre le dissident, l'intolérance est un devoir ; que la terreur fusillait ou déportait les prêtres, que... mais, tenez, j'aurais

dix volumes d'exemples à vous citer, et, j'en suis fâché pour vous, en faisant l'histoire de l'intolérance, je ferais l'histoire de toutes les erreurs, et pas celle du catholicisme, qui est lumière, justice et vérité.

— Mettons, répondit M. Sorbier avec humeur. l'intolérance est partout, sauf dans le catholicisme, mais tout cela n'explique pas le massacre de Cholula.

« En effet, entre le fanatisme et ce massacre il n'y a aucun rapport. Les Espagnols, logés dans les bâtiments d'un temple qu'ils devaient quitter le lendemain pour continuer leur route, sont attaqués tout-à-coup avec fureur ; ils se défendent. Les Indiens sapent la pyramide pour écraser leurs ennemis qui ne sont pas atteints par sa chute. Une armée alliée, campée au dehors des murs, arrive au secours de Cortez. La ville est pillée mise à feu et à sang. Je ne vois pas trop ce que la religion a à voir dans ce terrible drame où l'intolérance religieuse eut si peu de part que Cortez vainqueur, toujours à la prière du moine fanatique, permit aux habitants survivants de suivre leur ancienne religion, sous la condition qu'ils n'immoleraient plus de victimes humaines.

« Rien n'arrêtaient plus les Espagnols ; l'armée marcha droit sur Mexico. De Cholula à la capitale la route est des plus pittoresques : ombragée de figuiers et de sycomores, elle traversait un pays ondulé, sillonné par des ruisseaux dont les eaux, habilement ménagées, entretenaient la fraîcheur dans les champs et formaient çà et là de grands lacs bordés de jardins. A droite et à gauche s'étendaient des plantations de cactus à cochenille, ou s'élevaient des bouquets de gigantesques magueys, sorte d'aloès, dont les feuilles, suivant qu'elles sont préparées, servent soit à fabriquer des cordes, du papier ou du fil, soit à faire des toiles aussi résistantes que légères, tandis que la hampe entaillée avec un couteau de pierre coule en abondance la pulque qui, fermentée, devient une boisson enivrante. De hautes montagnes ou dominant le gneis et le basalte encadrent à l'horizon le plateau élevé lui-même de 2,277 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et donnent naissance, à la limite des neiges éternelles, à des torrents impétueux qui encore aujourd'hui entraînent jusque sur les rivages du golfe les paillettes d'or arrachées aux riches filons à travers lesquels ils se feraient violemment passage. A l'extrémité de la vaste plaine alors si fertile, aujourd'hui désert aride où rien ne croît plus, se dresse de toute sa hauteur une montagne posée comme le puissant contre-fort de la muraille naturelle qui sépare le bassin de Cholula de celui de Mexico. Les Espagnols ne virent pas sans effroi ce géant de pierre, nommé le Popokatépetl, volcan célèbre dans les fastes du Nouveau-Monde par ses terribles éruptions, dont l'un couvrit d'un linceul de cendres plus de cinquante villes ou villages. Là commencent de sombres défilés que surplombent à une prodigieuse hauteur des rochers calcinés et stériles, et que menacent éternellement d'énormes blocs vomis par le volcan et retenus par une force invisibles sur la pente rapide de la montagne.

« Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, nul être humain n'avait escaladé les rocs à pic dans lesquels est creusée la coupe embrasée du cratère. Un aventurier, je pourrais dire un héros, car l'avarice a aussi les siens, osa, pour la première fois, vers 1521, tenter cette téméraire entreprise dans la persuasion qu'au fond de l'abîme devait se trouver un lac d'or en fusion. Suivi de trois compagnons et de deux Indiens chargés de cordes et de chaînes, l'Espagnol, à travers des fatigues inouïes et mille dangers, parvint à s'ouvrir un chemin jusqu'au bord de cette cuve infernale. A la vue des vagues de feu qui se soulevaient sous leurs pieds à une profondeur vertigineuse, les compagnons de l'aventurier voulurent se retirer, mais lui, se moquant de leur frayeur, se fit attacher par une forte corde, et, muni d'un seau accroché au bout d'une chaîne de fer pour puiser l'or liquide, leur ordonna de le descendre lentement dans le gouffre jusqu'à ce qu'il donnât le signal convenu.

(A continuer)